

L'ESPACE INDIEN

Ce tableau succinct ne doit pas nous laisser supposer que l'Inde existe comme un territoire ou un royaume organisé dans la civilisation indienne. Le védisme n'avait pas le sens du territoire ; quant à la civilisation indienne classique, elle conçoit ce que nous appelons l'Inde comme un espace homogène où se déploient indifféremment les *varṇa*, les *āśrama* et la langue sanskrite (cf. respectivement chap. III, XI et VIII) : il faut le développement des pèlerinages et les histoires des dieux pour que cet espace devienne timidement un territoire, pour que les nœuds de l'espace soient sentis et présentés comme des lieux. La géographie est en général ignorée au profit de la cosmographie. Il faut attendre la colonisation et particulièrement le XIX^e s. pour que les Indiens aient le sentiment que l'Inde existe.

LES HOMMES

Toute l'humanité s'est donné rendez-vous dans la péninsule où les grands groupes humains sont tous au contact et se sont mélangés. Aujourd'hui encore, tous les types humains sont représentés et tous les métissages ont été réalisés. Certains auteurs pensent que la population du Sud provient d'Afrique Noire et que les langues dravidiennes sont d'origine africaine, comme leurs locuteurs donc. Ils auraient même importé aussi certains aspects de leur culture d'origine. Les populations du Nord-ouest sont plutôt blanches ; ils descendent des envahisseurs indo-ârya qui ont submergé linguistiquement les populations locales qui, déjà, étaient blanches puisque de type méditerranéen. Au Nord et à l'Est, les populations sont ethniquement tibéto-birmanes. Ajoutons les populations des tribus, ceux qu'on nomme *ādivāsī* « premiers habitants », « autochtones » qui proviennent du sud-est de l'Asie et sans doute de plus loin. Si les différents classements de ces populations effectués depuis le début du siècle demeurent tous insatisfaisants, c'est qu'ils se heurtent à l'impossibilité d'isoler les groupements humains : **les différentes ethnies qui ont successivement envahi et peuplé le sous-continent se sont en grande partie mêlées.** On ne sait pas établir la chronologie des invasions préhistoriques.

II

L'HISTOIRE

Kālo na yāto vāyam eva yātās tṛṣṇā na jīrṇā vāyam eva jīrṇāḥ
« Le temps n'est pas parti, c'est nous qui partons ;
le désir n'a pas vieilli, c'est nous qui vieillissons »
Bhartṛhari

L'IGNORANCE DE L'HISTOIRE

trait majeur de la civilisation indienne

L'histoire de l'Inde offre moins de lisibilité que la civilisation indienne. À cela plusieurs raisons, la première étant que les Indiens ne se sont pas intéressés au temps qui passe ni aux événements qui le jalonnent. Il n'y a rien de comparable aux œuvres de Thucydide, de Tacite ou plus près de nous aux chroniques du Moyen Âge et aux « Histoires du règne de X ». De plus, jusqu'à l'époque britannique, l'Inde est une simple expression géographique : il n'y a jamais eu précédemment un État ou un Empire qui, à la manière des empires romain, chinois ou inca, aurait duré dans un cadre spatial défini et dont on aurait alors pu faire l'histoire. Il n'y a jamais eu non plus de ville qui aurait été, évidemment et durablement, le centre du monde indien, l'équivalent de Rome, et dont subsisteraient les ruines. Si nous continuons la comparaison, il n'y a jamais eu de date fondatrice ni même de fondation de l'Inde, sauf à époque récente. Il y a eu une civilisation dans ce qui aujourd'hui se nomme Inde mais non pas une civilisation de l'Inde dont l'histoire serait un des aspects. C'est même une des caractéristiques essentielles de cette partie du monde que les limites de sa civilisation n'ont jamais coïncidé avec un État quelconque. La civilisation indienne, à des titres divers, déborde largement le cadre de l'État qu'on nomme Inde

aujourd'hui, et même ce qu'on nommait l'Empire des Indes. D'autre part, les limites de la civilisation indienne classique n'ont jamais été fixes : « l'Inde » védique se limite à la plaine de l'Indus et à une partie de la plaine du Gange. L'Inde des réformateurs (le Buddha, le Jina) comprend toute la vallée du Gange. Vers le VI^e siècle de notre ère, l'hindouisme et le bouddhisme avancent vers ce qu'on nomme aujourd'hui l'Indochine, la Birmanie, l'Indonésie, etc. L'est de l'Iran, les plateaux afghans ont été intégrés dans cette civilisation jusqu'à leur islamisation (VII^e s.). L'actuel Pakistan et le Cachemire ont été le berceau de cette civilisation avant que, durablement et presque totalement, n'y disparaissent le bouddhisme puis l'hindouisme et que l'islam ne s'y impose. Il faut penser la civilisation indienne en dehors du cadre des États contemporains et de leurs références. Malheureusement, on est obligé de recourir à des noms récents (Pakistan, etc.), parfois imposés de l'extérieur (Inde, hindou) même s'ils ont été entre-temps adoptés, voire idolâtrés, par les populations concernées.

S'il n'y a jamais eu d'Empire indien, il y a bien eu des royaumes en Inde. Mais même là, leurs limites spatiales sont floues. Où sont même leurs frontières ? Quand on parle d'un royaume, on le désigne du nom de la dynastie qui le dirige (Maurya, Gupta, Câlukya) ou de sa capitale (les rois de Kanauj, d'Ujjayini, de Vijayanagar) et non par une région définie dont tel roi aurait été le souverain et dont telle ville aurait été la capitale. Une phrase comme « les rois de France ne résidaient pas dans la capitale du royaume » n'est pas possible. **Cette association d'un territoire qui devient un pays, d'une famille qui devient une dynastie et d'une ville qui devient une capitale, caractéristique de l'empire chinois ou plus près de nous de l'histoire des principaux États européens, ne s'est jamais produite durablement ni à l'échelle de l'Inde ni à celle d'une de ses régions. Les différents rituels qui constituent le roi (*abhiṣeka* « onction », *rājasūya* « engendrement du roi » et *aśvamedha* « sacrifice du cheval ») le consacrent comme un souverain de la terre entière, indivisible, symbolisée dans son épouse, et non comme souverain d'une partie de cette terre qui serait le royaume. Il n'y a pas de relation entre le statut de roi et une région déterminée dont le nom traverse les siècles. Il n'y a jamais eu de « roi d'Inde ». Il n'y a jamais eu non plus de relation entre le statut de roi et un peuple déterminé : pas de « roi des Indiens » ni de « roi des Telegus » ou de « roi des Bengalis ». Même les anciennes capitales de ces royaumes n'ont pas eu de futur ; elles ne sont souvent plus**

rien que des noms, quelques ruines au mieux, comme Vijayanagar, qui fut au temps de sa splendeur (XV^e-XVI^e s.) peut-être la ville la plus peuplée du monde et n'est plus aujourd'hui que Hampi, un petit village de paysans. Séjours des rois pendant leur splendeur toujours passagère, ces villes ont disparu, anéanties par l'ennemi vainqueur et par le temps. Les quatre villes principales de l'Inde contemporaine n'étaient au mieux que des bourgades pendant la période classique : Delhi, fondée en 990, doit sa fortune à l'essor des sultans musulmans qui y établissent leur capitale ; Calcutta, Bombay et Madras furent créées et développées par les colonisateurs.

Par ailleurs, **ces dynasties ou ces royaumes n'ont pas laissé derrière eux d'archives** qui, à l'instar des royaumes des vallées du Nil, de l'Euphrate, etc., seraient une mine de renseignements précis. À Hattousas, la capitale du royaume hittite, on a retrouvé les archives royales : des milliers de tablettes en argile nous font connaître les noms des rois, leur chronologie, les batailles qu'ils livrèrent, les traités qu'ils signèrent ainsi que de nombreux renseignements sur la vie sociale, économique et religieuse vers -1400. Dans l'Inde entre -2500 et les conquêtes mogholes, nous n'avons rien d'équivalent ni même d'approchant ! Les limites chronologiques ne sont pas moins imprécises. Les ancêtres des premiers dynastes ont souvent été des potentats locaux et parfois leur royaume disloqué s'est perpétué régionalement. Il faut aussi ajouter à cela les effets destructeurs d'un climat tropical humide. Les voyageurs le constatent toujours dans l'Inde contemporaine, où même le neuf paraît vieux et déjà en train de se dégrader.

On peine à dresser les biographies des hommes qui ont marqué cette civilisation. Non qu'elles n'existent pas, mais elles ne concernent qu'un nombre limité de personnages, à savoir les rois ou les sages. On ne connaît rien des ministres, des généraux, des administrateurs, des artistes ni, bien entendu, du peuple : nous ignorons tout d'eux parce qu'on n'a jamais rien écrit sur eux et qu'ils n'ont eux-mêmes rien écrit qui nous soit parvenu. Les biographies ne concernent donc que les rois et surtout les sages. Or, leur histoire est tout de suite mythique et convenue : le roi dans sa perfection imite les rois du ciel dont il est plus ou moins une incarnation. De même, avec le temps, la personne de tel sage, voire de tel écrivain, est vidée de sa substance. Sa vie entre nécessairement **dans un cadre idéal préétabli où l'homme devient l'incarnation d'une divinité qui, par son truchement, a dicté aux hommes la loi divine en matière de grammaire, de philosophie, d'art poétique, d'architecture, de**

L'HISTOIRE



Statue de Patañjali, XIII^e s. gopura est du temple de Cidambaram. Cette statue est tout à fait représentative de l'art du « portrait » en Inde : quelque mille cinq cents ans après sa mort, l'homme Patañjali (a-t-il seulement existé ?) a totalement disparu au profit d'un Patañjali mythique dont le corps est mi-homme mi-serpent ; à l'arrière plan, les capuchons des nāga car Patañjali est censé être l'incarnation du serpent Śeṣa. Aucun roi caracolant sur son cheval aucun dirigeant politique, aucun homme dans le siècle ne sont jamais représentés dans la statuaire. La divinisation des souverains observée dans les empires voisins ne s'est pas produite en Inde. Seules les peintures et les monnaies anciennes montrent les rois dans des attitudes conventionnelles (sous un parasol etc.) et c'est moins tel roi qui est représenté que le roi.

médecine, etc. De Patañjali, l'auteur du *Yoga-Sūtra*, on ne connaît rien sinon qu'il est l'auteur du *Yoga-Sūtra* ; pourtant, quelque deux mille ans après sa disparition, on écrit sa biographie (le *Patañjalīcaritam*), on le représente sous forme de statuettes en bronze de bas-reliefs, etc. Mais c'est le Patañjali mythique qui est sculpté. De même c'est la buddhité qui est finalement sculptée et non la personne qui devint le *buddha*, « l'éveillé ».

Tout un ensemble de légendes et de mythes servis par l'iconographie s'est ainsi mis en place, dans laquelle le Patañjali réel a évidemment disparu. Le fait n'est pas isolé : le grammairien Pāṇini (vers -600/-400), dont la vie nous est aussi parfaitement inconnue devient finalement un *ṛṣi* « voyant » dont l'œuvre lui est dictée par Śiva lui-même. L'humain Śaṅkara, un des philosophes et penseurs les plus importants (VIII^e s.), est décidément trop humain : on invente

L'HISTOIRE

un *ādīṣṭhāṅkara*, un Śaṅkara originel dont l'homme historique du VIII^e s. est au mieux une réplique. S'ajoutant à la croyance en la réincarnation, cette tendance à déifier et mythifier atteint des sommets dans la biographie du Buddha. La figure du Buddha historique se fond et disparaît dans celle de ses incarnations antérieures. La recomposition mythique ne touche pas que les acteurs de l'histoire et de la pensée. Car c'est toute la réalité qui est ainsi transfigurée : telle guerre locale est forcément cosmique, tel roi ou même roitelet est une graine du roi des dieux dont d'ailleurs il porte le nom : Indra est le roi des dieux et de nombreux souverains de toutes les dynasties portent ce nom ou le nom d'une épithète de ce *deva*. C'est par exemple le cas des Rājendra de la dynastie Chola (XI^e s.). Tel sage est forcément le plus grand, le premier et le dernier à la fois, mais on le dit de tous ; sa vie est forcément miraculeuse. Cette manière de considérer les hommes et les choses est toujours d'actualité. On est évidemment en droit de douter de la sincérité de ces documents et leurs données sont souvent inutilisables sauf à faire l'objet d'une difficile traduction en termes de réalité car, bien sûr, les événements sont mythifiés à partir d'une réalité.

Bien souvent et cela vaut pour les plus importants d'entre eux, les acteurs de la culture sont donc de simples noms accompagnés de légendes nébuleuses accumulées au long des siècles. Ces noms et ces légendes ont formé une sorte de « Légende dorée » qui tient lieu d'histoire. Les mêmes noms se répétant, on imagine qu'ils concernent la même personne. Patañjali grammairien est considéré comme le même Patañjali auteur d'un célèbre traité de *yoga*. L'œuvre attribuée par la tradition indienne à Vyāsa s'étend sur un millénaire et est tellement abondante qu'on peut légitimement douter qu'un seul homme en ait été l'auteur. De même pour tous les Bharata musiciens. Il faut bien voir que l'on cite là les auteurs les plus célèbres. Imagine-t-on ignorer quand précisément a vécu Voltaire et pouvoir seulement affirmer qu'il a vécu entre François I^{er} et Napoléon III ? En Inde, une telle approximation est pourtant chose courante, surtout quand il s'agit de l'Inde pré-moghole ou préislamique, celle qui nous occupe. De toute façon, la chronologie est le plus souvent approximative et relative : on connaît quelques dates (conquête d'Alexandre, voyage d'un pèlerin chinois qui cite tel ou tel roi, etc.) et toute la chronologie est établie par rapport à ces dates tenues pour certaines. Les dates d'événements capitaux (le *parinirvāṇa* « extinction complète » du Buddha) ou de personnages importants (Pāṇini, Śaṅkara) sont discutées. S'il en va ainsi, c'est que si les

textes se citent entre eux, ce qui permet d'établir une chronologie relative, jamais, pour ainsi dire, ni la Śruti « la Révélation » ni même la Smṛti « la littérature mémoriale, la Tradition » ne font référence à un événement particulier ou même à une situation historique plus générale.

Ce n'est pas si différent dans l'Europe chrétienne de la réalité devenue légende et de la légende devenue source d'inspiration littéraire avec Arthur, Lancelot du lac, Tristan et Yseut, Roland et son épée Durandal, etc. Nous savons qu'à l'origine de tout cela, il y avait une solide réalité historique, humble souvent, parfois sordide. De même, les *purāṇa* « Antiques » présentés comme des Histoires sont principalement des recueils mythologiques (le plus ancien est peut-être le *Viṣṇu-Purāṇa* qui daterait du ^ve s.) tandis que le *Mahābhārata* (vers -200) et le *Rāmāyaṇa* (peut-être un siècle plus tard), les grandes épopées indiennes, sont sans doute la transfiguration d'un moment du réel exalté pour devenir le paradigme de tous les temps. Est-il nécessaire de connaître cette réalité originelle pour comprendre comment, devenue bien plus tard un mythe, elle fournit le cadre intemporel dans lequel est lue la réalité du moment ? C'est transfigurés que les faits ont tout au long des siècles été la source de tant d'œuvres admirables. En fait, cette vision mythique du monde est le cadre normal de la civilisation indienne pour rendre compte du passage du temps et de l'histoire.

Finalement, ce que l'on connaît de l'histoire politique du sous-continent a souvent peu d'intérêt : dans cette suite sans fin de batailles, on doit se résoudre à ignorer le détail des conflits entre des souverains que l'on connaît seulement par leur nom. Quant aux limites spatiales des royaumes, elles sont souvent aussi vagues que leur chronologie ! Ce flou vaut aussi (et particulièrement !) pour l'économie : les données sont extrêmement lacunaires pour cette époque (avant le ^xe s.) quand elles existent et sont difficiles à interpréter. Le régime de la propriété, son évolution, l'économie agraire, les formes du capitalisme marchand, l'esclavage, etc. : autant de domaines où nous demeurons dans l'approximation de mots dont le contenu de réalité est vague à souhait.

UNE PRÉSENTATION BRAHMANIQUE ET NORMATIVE

L'absence de l'histoire n'est pas fortuite car le désintéret est culturel et témoigne d'un aspect essentiel de la civilisation indienne, une civilisation où le mot histoire comme nous pouvons l'entendre n'existe pas. Le fait a souvent été remarqué, par exemple par Bîrûnî, le célèbre voyageur : il note que, s'agissant du passé « quand on leur [sic] les Indiens] demande une explication, et qu'ils ne savent que dire, ils sont toujours prêts à conter une fable ». Au lieu de fable, aujourd'hui on dirait « mythe ». Et il est difficile de faire l'histoire d'un État qui n'a jamais existé, d'une population qui refuse l'histoire à échelle humaine ou plus exactement qui lui est indifférente. Quel que soit le domaine considéré, la description, quand elle existe, prend principalement en compte ce qui ne change pas ou est censé ne pas changer. La masse impressionnante des traités qui portent sur l'idéologie sociale, (les *Dharmaśāstra*, *Dharmasūtra*, etc.), la religion et la philosophie décrivent des faits qui sont présentés comme éternels : la société ne change pas parce que les normes qui la régissent sont éternelles, la religion ne change pas fondée qu'elle est sur des textes éternels, révélés ; tel traité de médecine est bien énoncé par un sage, mais ce savoir médical est censé avoir toujours existé et n'être que révélé à tel maître qui le transmet à son tour à tel autre et ainsi de suite. Même aujourd'hui, les textes de la littérature sanskrite dont on connaît pourtant les auteurs et les dates, au moins approximativement, sont spontanément considérés par certains Indiens comme ayant toujours existé : leur auteur n'a fait que les manifester, que leur donner un présent. L'enseignement, considéré comme éternel même s'il date d'un demi-siècle, a presque toujours été « révélé » par un sage.

Or, bien sûr, les choses ont évolué : il ne faut pas confondre la prétention à la non-historicité et la réalité des choses. Même les textes dont une certaine Inde affirme qu'ils sont éternels ont aussi une histoire. Assez curieusement d'ailleurs, ils en racontent, des histoires : dans le *Veda*, il y a un avant, un après, des événements qui ponctuent le temps. Les textes ritualistes parlent des *purākalpa* « rites d'antan », c'est-à-dire des rites obsolètes, et ceux-ci sont évoqués par les textes spéculatifs les plus anciens (*Nyāyasūtra*, *Karmamīmāṃsā*, etc.) : il est donc clair que même dans le domaine religieux, dont on pourrait penser qu'il est conservateur, l'évolution, la transformation ont bien sûr